

Yann Perez

Un amour de papier



— GWEN —

Le royaume vient de s'ouvrir, et c'est déjà la cohue.

Dans le froid printanier, je m'avance lentement, à ma petite allure. Une bouche d'aération laisse des volutes de fumée s'élever. Blanches ou transparentes, elles réchauffent l'atmosphère, lui donnant une image mystérieuse que mon imaginaire et moi-même trouvons fort plaisante. Elles me guident vers les portes de verre d'une large et haute bâtisse de métal.

Les portes transparentes viennent de nouveau de s'ouvrir et je sens que cette foule délirante va être un véritable obstacle pour moi. *Peut-être même un calvaire.*

Ces lourdes et larges cloisons me renvoient un reflet : celui d'une jeune femme dans le début de la trentaine, pas vraiment sûre d'elle, mais qui aimerait tant pouvoir vivre de sa passion...

Mon véritable et grand amour...

Ce miroir, est ma véritable image, semblant pourtant me réduire à cette entité que j'ai toujours tenté de fuir par le passé. Je suis une espèce étrange qui rêve d'immensité et de folles aventures ; mais une personne qui ne peut pas aller plus loin que ce que ses appréhensions et névroses, si ce ne sont ses psychoses, lui permettent d'envisager. Je rêve d'un jour où les grands espaces ouvriront enfin leurs trésors à mon regard, où les montagnes ne seront plus un fantôme et où la vie rêvée ne sera plus une chimère.

Je rêve... oui, je rêve.

Résultat des courses, je n'ai pas connu d'autre environnement que celui de ma chambre et de mon bureau.

Finalement, malgré toutes mes possibilités, Hennebont, petite ville bretonne, est restée mon domaine.

Pour l'éternité.

Mais aujourd'hui, c'est différent.

En ce jour, je crois que je peux mettre la fameuse croix blanche dans l'obscurité de mon tableau : je suis à Paris. *Je suis au Salon du livre de Paris.*

Aujourd'hui, c'est un rêve éveillé qui m'a fait quitter mon Morbihan pour cette Île-de-France. Monter à la Capitale est une chose que je n'espérais pas, mais alors pas du tout.

Et pourtant, aujourd'hui, j'y suis.

Les portes se referment derrière moi et sans m'en soucier, je me dirige vers le passage qui me permettra d'atteindre enfin le fruit de mes attentes. Je tourne mon regard vers un très élégant jeune homme et ce dernier m'offre, à son tour, son plus beau sourire. Il sort une machine qui bipe cette entrée fixée autour de mon cou depuis l'heure de mon réveil.

Puis, d'un mouvement du pouce, il me fait signe que l'entrée est validée et ce faisant, mon terrain de jeu s'ouvre enfin. Sans mot, je m'apprête à plonger avec un mélange de délices et d'angoisse dans cette cour des grands. Je me tourne vers mon accompagnatrice, cette dernière me regarde d'un œil qui me reconforte : aujourd'hui, je ne serai pas seule à me frotter au mystère de ce monde étrange. Aujourd'hui, je serai telle une

enfant dans un grand parc d'attractions : guidée et soutenue.
Aujourd'hui, je suis enfin moi : une auteure parmi ses pairs.

D'un mouvement, je m'élançai.

C'est parti.

*
* *

— CAMILLE —

— Sais-tu que ce salon est quand même l'un des plus importants de France ?

— Ah oui ? lance mon voisin de droite.

— Oui. Mais en vrai, c'est Brive-la-Gaillarde le plus gros.

— Brive ? En Corrèze ?

— C'est ça.

Celui qui est assis à mes côtés, c'est Bixente, un ami d'enfance, si ce n'est le seul et unique ami d'enfance encore présent à mes côtés. Il a décidé de m'accompagner lorsqu'il a su que je montais à Paris. Et sans lui, je pense que les jours auraient été plus difficiles qu'ils ne le furent. Nous nous sommes toujours bien entendus et de ce lien indéfectible noué dès notre plus tendre enfance au Pays Basque, une relation des plus parfaites s'est construite.

Je suis Camille, célibataire endurci depuis... depuis longtemps. Mon passe-temps favori est de m'allonger sur la plage, goûter aux embruns et à la douceur de l'air vivifiant. Entendre les vagues dès que je ferme les yeux, m'abandonner à ce calme me procure l'essentiel de ma vie. Le reste, comme le disait un grand sage, *c'est de la littérature*.

Et en parlant de littérature, il faut dire que ce virus, je me le suis pris assez tôt : dès l'âge de trois ans pour ne pas le lâcher. Mes parents ne lisaient pour ainsi dire, pas du tout ; et avoir des feuilles pleines de mots était, selon eux, une des plus grandes aberrations du monde.

Pourquoi ?

Pourquoi avoir un livre ? Pourquoi lire de la BD ou d'autres choses ? C'était une absurdité.

Ils ne pouvaient comprendre toute la beauté d'un mot, toute la richesse d'une structure grammaticale. Pour eux, il leur paraissait évident que ce loisir ne pouvait qu'être un passe-temps de riches. Mais paradoxalement, je n'ai jamais manqué de livres. Ceux-ci allaient et venaient, et étaient récupérés dans le seul lieu permettant cette ouverture : la bibliothèque municipale. Chaque mercredi, c'est le sac plein que je revenais et m'enfermais dans mon sanctuaire pendant que les autres vaquaient à leurs occupations, sûrement riches et variées.

Mon goût pour l'étrangeté s'était fait d'entrée de jeu ; et je porterais ce sceau toute ma vie. Elle serait ma porte d'entrée vers un univers émaillé de surprises. De ce choix qui ressemblait plus à un boulet, je fis ma vie et le centre d'une galaxie peuplée d'obscurités autant que d'une forme d'obscurantisme pour mon entourage.

Et lorsque la vie décida qu'il fallait que je choisisse, je dégainai mon épée et frappai un grand coup : je serai un gardien des livres, un protecteur du savoir et de l'éternité. Forcément, ma décision posa un réel problème, si ce n'est une scission. Mais je n'en avais cure : ce serait une vie de mots où les maux de mon passé seraient à jamais gommés.

Et aujourd'hui, face à l'entrée de l'un des plus grands temples du monde, me voilà.

— Prêt ?

D'une main sur l'épaule, Bixente m'extrait de mes rêveries et me fait revenir parmi les terriens.

— Allons-y, me dit-il en me prenant la main pour me lever.

C'est parti.

*

* *

Les portes se sont ouvertes et avec elles, le flot de lecteurs habituels et les chasseurs accoutumés des lieux. Aujourd'hui, les portes de la deuxième journée de cette nouvelle édition du Salon du Livre de Paris viennent de s'ouvrir.

Nous sommes samedi, dix heures, une journée faste en public et riche en rencontres vient de commencer. Les allées se remplissent de rats de bibliothèque sortis pour l'occasion, d'apprentis écrivains ou de fans en manque de sensations fortes. Pour certains, rencontrer l'auteur du

moment est un objectif. Et la dédicace se mue en Saint Graal.

Paris se transforme alors en *the place to be...*

Paris est *the Capital of words* : rendez-vous de leur vie.

Dans les allées bondées, des enfants de tous âges suivent les indications pour se rendre dans les mondes merveilleux des mangas, des comics et des BD franco-belges. Au loin, les adultes sont à la recherche des nouveautés de la littérature blanche, tout autant que de la littérature de genre. Et puis, un autre type de public traque les pépites dans les petites maisons d'édition, voire tente une toute autre voie : les autoédités. Et cette année, la recette a bien changé : il fallait qu'il y ait des indépendants, des autoédités.

Plus que d'habitude.

Alors, les publics se mêlent, s'entremêlent et naviguent au gré des stands et des appels à venir de telle ou telle star.

Des discussions commencent à monter dans les travées et au sein des stands.

Les livres s'ouvrent, tels des cœurs prêts à s'offrir au monde. Les univers sont effleurés, touchés, voire même pénétrés par des créateurs en quête de nouveaux explorateurs.

Alors, dans la rumeur de cette foule compacte, les rocks stars de la narration s'emparent de leurs instruments. Et brusquement, c'est toute une onde de choc d'une fureur extrême qui se met à monter dans les

allées. Les stylos commencent à glisser sur les papiers : 90 grammes, 80 grammes, bouffant ivoire ou offset. Tout un univers technique au service du plaisir de ceux qui vont emprunter ces voies sacrées jonchées de petits cailloux noirs laissés par tous ces auteurs facétieux. Des mercis se font entendre, étreignant les oreilles des auteurs qui prirent tant de temps à créer ces mondes et ces fantastiques fantaisies. Des aventures, toutes et tous en ont tellement à revendre.

Mais la plus belle de leur idylle se tient là, face à eux : le sourire d'un enfant. Les larmes de ces découvreurs d'univers lorsque la nuit, à la lueur vacillante d'un feu de cheminée, ils quittent ces mondes, craignant de ne jamais plus les revoir. C'est ici, en ce lieu, en cet instant que le pouls de ce petit monde bat. C'est maintenant, dans cette folie populaire, que tout se joue.

Ici, en cet instant, enfin, les lecteurs se trouvent face à ces idoles, à leur sourire et peuvent s'adresser à eux, juste un court instant, juste quelques mots, une infime éternité.

*
* *